

with a very interesting glimpse of the political waltzing that took place between the CLC and the university establishment on this outwardly harmless issue.

As time went on, Max found himself drawn into the orbit of the ILO, and in 1966, came a request for him to undertake a short-term assignment in the Caribbean. Cipriani Labour College in Port-of-Spain and Critchlow Labour College in Georgetown were the result of this Canadian connection. Brother Max's career then found expression within the ranks of the international labour movement; when he retired in 1975, he was ILO Regional Advisor on Worker's Education in Asia.

Max Swerdlow's memoir evidences the sense of unity and direction that characterized his involvement in the union movement. It provides a fine image of his public life, well supported by a collection of photographs that accompany the text. Unfortunately, however, with the exception of his initial chapter that presents a snapshot of his youth and a few comments here and there on his wife, the private side of Brother Max does not surface. This absence does not spoil the undertaking, but it removes part of its zest. The humanistic tendencies that pierce through his narrative here and there leaves one convinced that there must have been more to his life than the imperatives of his calling as a labour bureaucrat.

André E. LeBlanc  
*Champlain Regional College*

\*\*\*

Laurier Turgeon, dir. — *Les productions symboliques du pouvoir, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*. Sillery (Québec) : Les éditions du Septentrion, 1990, 214 p.

Depuis plus d'une quinzaine d'années, le/la politique sourd à nouveau du territoire de l'historien. Au confluent d'une anthropologie sociale et culturelle et d'une sociologie politique, l'histoire politique, entendue comme histoire du pouvoir ou des pouvoirs, s'est d'abord concentrée sur les modalités de constitution des États, institution politique par excellence, et sur les mécanismes de pouvoir activés par les différentes institutions avant de s'intéresser davantage à la politisation des pratiques culturelles. C'est à ce point de jonction entre politique et culture que l'ouvrage dirigé par Laurier Turgeon jette l'ancre. Collection de dix études présentées lors d'un atelier de travail du Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (CELAT), en mars 1988, cet ouvrage s'inscrit dans la nouvelle problématique définie par le Centre d'études, à la fin des années 1980, qui vise à appréhender dans une perspective comparative les différentes contextualités des pratiques et des espaces culturels. *Les productions symboliques du pouvoir* entreprend ainsi, à travers l'étude de cas échelonnés sur une ligne de temps fragmentée, l'exploration de différents lieux, formes et mécanismes de production symbolique du pouvoir. Donc, ici, pas de « récit historique unifiant et homogène », mais plutôt un dialogue éclaté, par textes interposés, entre différentes approches méthodologiques et différents objets de recherches momentanément réunis pour mieux saisir la diversité des productions symboliques. Celles-ci sont posées d'entrée de jeu par L. Turgeon comme une « activité humaine concrète », manifestations visibles mais toujours mouvantes, derrière lesquelles le pouvoir, pour être efficace, doit continuellement se masquer.

Quatre « lieux » d'exploration sont proposés, polarisés autour de deux tranches temporelles : d'abord, entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, des villes et des récits; puis, au XX<sup>e</sup> siècle, des discours et des tableaux.

Premier arrêt : les villes françaises des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. C. Jouhaud démontre comment le réaménagement du fief familial du cardinal de Richelieu, nouvellement érigé en duché-pairie, traduit une certaine représentation du pouvoir. Il nous invite à parcourir ce lieu comme une vaste mise en espace d'un discours politique dont les manifestations symboliques saturent le décor des galeries du château et l'organisation spatiale du domaine et de la ville, et dont le rayonnement est assuré par un certain nombre d'institutions (notamment l'Académie royale et la Congrégation de la Mission). Véritables laboratoires, de telles organisations symboliques de l'espace aident le pouvoir à se penser et garantissent la cohérence et la valeur de signes/images mis en circulation ailleurs (cérémonies publiques et imprimés).

Cette nouvelle raison politique, qui consolide graduellement ses formes à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et prend tout son éclat sous le règne de Louis XIV, se heurte cependant à la résistance des anciennes élites urbaines qui cherchent à se maintenir en place. Ainsi, à Chartres, comme le montre A. Sanfaçon, l'élite cléricale (chanoines) et bourgeoise s'approprie le discours historiographique qui dit les origines de l'église et de la ville, entre la mi-XVI<sup>e</sup> siècle et la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, pour en faire un lieu de légitimation et de revendication. En tissant dans un lien historique avec les origines de la communauté chrétienne chartraine, cette élite urbaine active de la sorte une mécanique discursive qui proclame sa détermination à ne pas abdiquer devant l'affirmation croissante du pouvoir épiscopal et monarchique dans le champ divin et citoyen. Même résistance du côté des élites municipales d'Aix-en-Provence au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, dont C. Dolan observe leur capacité à adapter l'argumentation qui légitime leur pouvoir en réactivant différentes images liées à la ville « selon les événements et les besoins ». La représentation médiévale de « solidarité communale » fait ainsi place graduellement aux images du maintien de l'ordre public et de la bonne gestion, tandis que l'image traditionnelle de la ville « bien défendue par ses citoyens », autre justification symbolique du pouvoir municipal, se voit à son tour sapée lors des guerres de religion par l'intervention des agents royaux, « détenteurs de justifications symboliques d'un autre ordre », qui force l'émergence d'une nouvelle argumentation articulée cette fois autour des qualités personnelles des consuls plutôt que sur la notion juridique de privilèges.

Deuxième arrêt : le récit, lieu par excellence de la « manipulation des croyances » et du faire croire. L. Turgeon analyse la déclaration d'un capitaine de navire enregistrée à l'Amirauté de Bordeaux, à l'aube du XVIII<sup>e</sup> siècle, concernant la rencontre d'un monstre marin. Sont ainsi dévoilées les stratégies énonciatrices du récit ainsi que les finalités sociales et civiques investies par le déclarant et le représentant de l'État dans la construction de cette croyance au monstre marin : resserrement de la solidarité de la communauté des pêcheurs; mobilisation des gens de la mer par les autorités monarchiques en vue d'un conflit naval. Le rôle stratégique des cours de justice dans la diffusion de l'information au sein d'une société partiellement alphabétisée est ici pertinemment mis en lumière. De son côté, R. Ouellet analyse l'expression et la justification de l'exercice du pouvoir missionnaire à l'intérieur des *Relations* du jésuite Paul Lejeune dans les années 1630. L'entreprise missionnaire reposant, pour le père Lejeune, sur un double pacte temporel (délégué du pouvoir royal) et spirituel (délégué du pouvoir divin), son récit est traversé de métaphores guerrières où il participe au « combat de son Dieu sur terre » et élabore des stratégies

de conversion axées davantage sur la rhétorique eschatologique (crainte du Dieu vengeur) et l'intimidation militaire (crainte de la puissance militaire française) que sur la persuasion et la séduction. L'échec de ces stratégies le conduira cependant à se réfugier dans un imaginaire peuplé de réminiscences bibliques, tout orienté par un regard prospectif. Quant à elle, C. Théry rappelle que les textes de certaines religieuses manifestent, à travers l'héroïsation du féminin et le brouillage des catégories de sexe, « l'espace d'identification » particulier qu'offre aux femmes la clôture monastique. Cette écriture, en situation de faiblesse devant un pouvoir épiscopal qui cherche à réaffirmer ses prérogatives, doit cependant ruser, recourir aux symboles et à la « parole alternative » pour mettre en scène la résistance et la critique des communautés face à l'ingérence de l'évêque dans la gestion économique et politique de leur patrimoine.

Troisième arrêt : le discours, ce producteur de pouvoir. J. Du Berger scrute d'abord le discours institutionnel, littéraire puis folkloristique, qui s'empare du champ narratif de l'imaginaire traditionnel à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il se dégage de l'analyse de ce champ narratif que le discours du pouvoir institutionnel plonge l'imaginaire légendaire dans un dynamisme narratif paradoxal qui annihile l'essence même de la tradition, sa « stabilité adaptative » toujours mouvante, et qui, du même coup, légitime son propre pouvoir institutionnel. Puis K. Fall porte son regard sur la dynamique opératoire qui fonde le pouvoir intrinsèque du discours de vulgarisation des savoirs techniques. Considérant le discours dans son ensemble comme « doté et porteur [...] d'un certain pouvoir » qui légitime « l'ordre qu'il instaure de par son agencement et de par l'orientation qu'il attribue aux objets » (163), il identifie quatre étapes essentielles (nomination, description, représentation et évocation) d'un processus de vulgarisation qui aboutit ni plus ni moins, à travers des « jeux de comparaison et d'analogisation » distillant une certaine quantité de connaissances, à une promotion ritualisée des nouvelles technologies.

Quatrième et dernier arrêt : les tableaux. D'abord ceux de Matisse, du temps de sa période niçoise (1918-1930). E. Moore fait ressortir la fusion entre le familier et le faussement étranger que le peintre établit autour de la figure de l'odalisque et qui « sert à la fois aux deux idéologies de la nouvelle consommation de masse et de la pureté esthétique du modernisme » (191) qui se manifestent alors. Ce double registre lui permet concurremment de légitimer son appartenance à la « grande tradition française », de maintenir sa réputation de peintre d'avant-garde et de nourrir celle naissante de « peintre du luxe et de la douceur de vivre ». Dans une toute autre perspective, B. Jewsiewicki s'attarde à la peinture populaire zaïroise comme révélatrice d'une nouvelle culture populaire en construction dans les régions urbaines du Zaïre actuel et comme mise en représentation des rapports de pouvoir. Prenant à témoin la production du peintre Tshibumba Kandace, où se fondent ensemble les éléments de la culture ancienne (performance cérémonielle) et ceux de la culture chrétienne (matériaux utilisés, formes créées et organisation de l'espace), l'auteur montre comment ce discours pictural — discours plus ouvert et moins contraignant que la langue — autorise par la simultanéité de ses associations symboliques l'expression publique d'une critique politique qui, tout en n'étant pas directe, n'échappe pas aux acteurs sociaux.

Dans son ensemble, l'ouvrage est stimulant et offre un tour d'horizon de différents domaines et méthodes de recherche ouverts au regard scrutateur de l'historien des pouvoirs. Cependant, comme un grand nombre de publications d'actes de colloque ou de rencontres scientifiques, *Les productions symboliques du pouvoir*

pêche par manque de finition du projet scientifique. Ces publications restent trop souvent de simples vitrines de travaux en cours, arrachés momentanément à leur destination d'origine, des mosaïques où l'entier du programme annoncé par le titre et l'introduction d'usage doit être assumé par le lecteur, laissé seul dans son activité de « braconnage ». Ici, l'introduction/présentation est par trop économe. Tout en prétendant faire le tour du débat sur les rapports entre culture et politique, L. Turgeon l'évite soigneusement et porte plutôt à l'avant-scène les perspectives qui confortent le projet éditorial. L'absence de conclusion nuit également à l'efficacité et à l'unité de ce projet. Cette conclusion aurait pu alimenter la perspective comparative adoptée par le CÉLAT et ainsi mettre systématiquement en évidence certaines pistes de recherche dévoilées par les différentes contributions et pouvant enrichir l'étude de l'histoire culturelle des pouvoirs au Québec et dans la francophonie nord-américaine.

Malgré ces réserves, ce recueil dirigé par L. Turgeon demeure un ouvrage de qualité dont chaque contribution, véritable « scripto-clip », reste une porte ouverte sur les multiples facettes de la problématique relation entre culture et politique.

François Melançon  
Université de Paris I

\*\*\*

Peter Ward — *Courtship, Love, and Marriage in Nineteenth-Century English Canada*. Montreal and Kingston: McGill-Queen's University Press, 1990. Pp. x, 219.

Peter Ward's *Courtship, Love, and Marriage* explores the fascinating and important topic of the romantic rituals and practices of men and women in the period leading up to marriage. It is an immensely readable book brimming with interesting and illuminating anecdotes. While a pioneering contribution to Canadian scholarship, raising topics that will be addressed by other historians from a wide variety of approaches, the book was in many ways outdated before it ever reached print. This is a book focused on the relationship between men and women that just missed being able to take advantage of the wave of Canadian and international feminist scholarship produced in the second half of the 1980s.

The study looks at English-speaking Canadians in Central Canada and the Maritimes during the long century of the 1780s to the First World War. English-speaking Canadian is not the same as Anglo-Canadian and this broad sweep hides important ethnic differences such as the relatively late marriage age among many Canadians of Scottish origin or the relative economic independence among women of African-descent. Given the broad sweep that Ward undertakes in examining both Roman Catholic and Protestant traditions, would his findings be any different if the project had included francophones?

Private life and emotions are difficult terrain for the historian and Ward provides his readers with a rich feast of sources based on diaries, letters and memoirs of literate middle-class, men and women who he insists on calling "quite ordinary folk" (6). It is too bad he uses this group to build a universal case (he does admit the sources are biased, but insists not "hopelessly so") rather than emphasising how much they do reveal about a particular class in society. As a result, the discrepancy between the